

Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques

Avec *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, recueil de textes d'histoire et de philosophie des sciences autant que manifeste sociologique de portée très large, Pierre Bourdieu, aux côtés de Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, opère en 1968, puis en 1972 (avec la deuxième édition) une introduction épistémologique à la sociologie contemporaine. Cette introduction a pour premier objectif explicite d'asseoir plus solidement la légitimité scientifique de la discipline, en la situant explicitement dans le prolongement, donc l'héritage intellectuel, des « sciences de la nature », physique et biologie en premier lieu : dernière née des sciences empiriques, « *cette science comme les autres que voudrait être la sociologie* » peut bénéficier de l'acquis de ses prédécesseurs, ne serait-ce qu'en s'appuyant sur leur histoire et sur la connaissance de leur processus de développement. Elle pourra ainsi revendiquer pleinement le statut de « science expérimentale », à condition de lever un certain nombre d'obstacles et d'adopter une série de « principes », parmi lesquels la nécessité de la « rupture » et de la « construction de l'objet » (première et deuxième parties) sont les éléments fondateurs. L'épistémologie et l'histoire des sciences, tout comme la méthodologie, seront ainsi en quelque sorte « incorporées » à la pratique concrète de la recherche sociologique, vers laquelle tout l'ouvrage est explicitement tourné.

Les premières références citées en introduction indiquent l'arrière-plan intellectuel de cette « posture ». Le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte, mais surtout les philosophes et historiens des sciences Georges Canguilhem et Gaston Bachelard, sont convoqués pour rappeler qu'il est vain d'isoler la méthodologie du développement des sciences, de « *dissocier la méthode de la pratique* » et que les techniques doivent être insérées dans l'ensemble des opérations de la recherche, y compris les plus théoriques. La conception adoptée revendique le label bachelardien de « rationalisme appliqué » (troisième partie de l'introduction), conception qui consiste à récuser l'autonomisation bureaucratique des opérations de recherche et, in fine, à définir la « validation scientifique » par la convergence progressive d'un système de preuves qui suppose un bon fonctionnement collectif de l'ordre scientifique.

Une posture réflexive en sociologie

Le principal « message », parfois simplifié, que l'on retiendra souvent du *Métier de sociologue* est qu'il n'y a pas d'empirie sans théorie, ne serait-ce qu'implicite, pas plus qu'il n'y a de méthode sans pratique, et qu'il est vain de prétendre être libéré de toute hypothèse *a priori* avant d'entreprendre une recherche en sciences sociales, en mobilisant ou pire, en fétichisant des « techniques » qui n'ont de neutralité que l'apparence.

Intervention « philosophique » dans une discipline empirique, *Le métier de sociologue* n'entend pourtant pas céder à la tentation de la posture du « couronnement » ou de la « fondation », posture traditionnelle de la philosophie face à aux sciences sociales, mais plutôt contribuer à la diffusion d'un *habitus*. « *A la différence de la tradition qui s'en tient à la logique de la preuve en s'interdisant par principe d'entrer dans les arcanes de l'invention et qui se condamne ainsi à osciller entre une rhétorique de l'exposition formelle et une psychologie littéraire de la découverte, on voudrait ici fournir les moyens d'acquérir une disposition mentale qui est la condition tant de l'invention que de la preuve.* » (4^{ème} éd., p. 17).

Cela explique sans aucun doute aussi que cet ouvrage ait fait l'objet de nombreuses lectures rapides ou partielles, privilégiant son insertion dans l'espace des théories philosophiques débattues en France en 1968 (on y verra alors une des formes de la « pensée 68 », marquée par la « rupture » avec l'idéologie subjectiviste, thème que l'on retrouve alors sous une toute autre forme chez Louis Althusser), ou au contraire, n'y voyant que le « bras armé » de travaux empiriques centrés sur les processus de « reproduction sociale » et à la recherche des « homologues structurales » (ironiquement décrite dans l'ouvrage de Raymond Boudon *Les méthodes en sociologie*, publié en 1970).

Il est vrai aussi que, malgré son insistance sur les conditions pratiques de transmission d'un *habitus* scientifique, *Le métier* n'aborde guère les aspects « pratiques » de la démarche sociologique et n'a pas grand-chose d'un « guide » ou d'un « manuel »¹, alors même qu'il affirme avec force le primat de la pratique dans le travail scientifique. La préface à la deuxième édition, écrite en 1972, montre d'ailleurs à quel point les auteurs étaient conscients des limites d'une telle perspective : « *chacun des principes aurait ainsi pu être monnayé en préceptes, ou, au moins, en exercices d'intériorisation de la posture ; par exemple, pour dégager toutes les virtualités heuristiques qui sont impliquées dans un principe tel que celui du primat des relations, il aurait fallu montrer sur pièces, comme on peut le faire dans un séminaire, ou mieux dans un groupe de recherche, en examinant la construction d'un échantillon, l'élaboration d'un questionnaire, ou l'analyse d'une série de tableaux statistiques, comment ce principe commande les choix techniques du travail de recherche (construction de séries de populations séparées par des différences pertinentes sous le rapport des relations considérées, élaboration des questions qui, secondaires pour la sociographie de la population elle-même, permettent de situer le cas considéré dans un système de cas où il prend tout son sens, ou encore mobilisation des techniques graphiques et mécanographiques permettant d'appréhender synoptiquement et exhaustivement le système des relations entre les relations révélées par un ensemble de tableaux statistiques)* » (p.5-6). Faute sans doute d'avoir pu s'accorder sur ce que pouvait être une suite, celle-ci ne verra donc jamais le jour.

Tout en dispensant nombre de « recommandations » ou de prises de position méthodologiques, l'ouvrage réfute le statut « surplombant » des « méthodologues » et de la « méthodologie », entendue comme une discipline normative associée à une pratique routinisée et bureaucratisée de la recherche, et laisse les questions de méthode à l'arrière-plan, sans pour autant les disqualifier : elles

¹ La suite du *Métier de sociologue* devait, justement, relever du manuel, mais n'a jamais vu le jour. Plusieurs années plus tard, *Initiation à la pratique sociologique* remplira la fonction de ce manuel pour les chercheurs en sociologie inspiré par la théorie de Bourdieu. P.Champagne, R.Lenoir, D.Merllié, L.Pinto, *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod, 1989, première édition.

devaient faire l'objet d'un troisième tome et sont abordées dans le troisième chapitre de la présentation des textes.

Ce texte se prête, par son contenu-même, à une lecture philosophique : il ne contient que peu d'analyse empiriques proprement dites, ni qualitative ni quantitative, abonde en concepts abstraits et en références à des « écoles » philosophiques ou scientifiques très différentes, ce qui le rattache à la tradition française scolaire du recueil de textes philosophiques commenté. Mais il le fait tout en développant un plaidoyer radical pour la recherche empirique et contre la généralisation théorique prématurée, a fortiori contre les « Sommes » réconciliant les grands auteurs, ce qui l'éloigne du même coup de la tradition scolastique. De ce point de vue, il se situe dans un prolongement sociologique radical d'une posture wittgensteinienne, ouvrant sur autre chose que ce qu'il est et incitant modestement à une réflexion sur les « usages » de la théorie et du discours sociologique dans la pratique quotidienne de la recherche. Il faut alors le voir comme un « préalable » au sens plein du terme.

Un ouvrage intégrateur

Le *Métier de sociologue* se veut un ouvrage « intégrateur ». Il est situé à un point de passage entre les grandes traditions des sciences sociales qui sont alors au sommet de leur opposition (au moins apparente), en allant de la sociologie empirique anglo-saxonne, qui va du « positivisme instrumental » à l'interactionnisme et au constructivisme, à Karl Marx et au marxisme en passant par l'école française de sociologie. Cette posture intégratrice suffit d'ailleurs sans doute à expliquer la difficulté qu'ont eue les commentateurs à le situer dans l'espace intellectuel : ni « durkheimien », ni « weberien », ni « marxiste », mais aussi ni « théoricien » ni « empiriciste », ni hostile à la recherche quantitative, ni fanatique de celle-ci, etc. Elle repose plus précisément sur « *une conception de la théorie de la connaissance sociologique qui fait de cette théorie le système des principes définissant les conditions de possibilité de tous les actes et de tous les discours proprement sociologiques et de ceux-là seulement, quelles que soient les théories du système social propres à ceux qui produisent ou ont produit des œuvres sociologiques au nom de ces principes* » (p. 15-16).

L'ouvrage fait en premier lieu reposer cette volonté intégratrice sur une distinction entre la « théorie particulière du système social », qui serait caractéristique d'un auteur ou d'une école, et la « *théorie de la connaissance du social* » qui est engagée concrètement dans la pratique sociologique, dont le fondement est l'*habitus scientifique commun à des auteurs et traditions présentés comme opposés : « il est possible de définir les principes de la connaissance du social indépendamment des théories du social qui séparent les écoles et les traditions théoriques »* (P. 108). Cette position est développée pages 48 et 49, et aboutit à une opposition forte entre un supposé accord « méta-scientifique » ou sur les « principes » et des divergences sur les « théories partielles » de la réalité sociale.

Ce qui caractériserait la sociologie serait donc au fond, contre la *doxa* académique qui crée des oppositions factices, des « couples épistémologiques » routinisés (individualisme / holisme, etc.), ou des fausses réconciliations sous la forme de *Sommes sociologiques* une grande unité de conception de la science chez les principaux sociologues. Cette unité s'établit par-delà les divisions théoriques et idéologiques, qui ne deviennent pertinentes que lorsqu'il s'agit de rendre compte du poids relatif de

différents facteurs sociaux ou de fonder empiriquement un appareil conceptuel ou une théorie « locale » (« régionale » ou « partielle »), susceptibles de décrire et interpréter la réalité du monde social, c'est-à-dire une fois opérées les « préalables épistémologiques » de la rupture et de la construction.

L'un des fondements revendiqués de la posture intégratrice des auteurs du *Métier* est « l'hypothèse de non-conscience », qui pose que les acteurs individuels ne sont pas parfaitement conscients de la totalité des facteurs qui gouvernent leurs actes, hypothèse que les auteurs distinguent de celle de l'existence d'un « Inconscient » opaque et réifié, qui trouve alors (la première édition de l'ouvrage est publiée en 1968) de nombreuses variantes et formulations dans les sciences de l'homme et, plus encore, dans le débat demi-savant.

Une autre façon, sans doute plus opératoire, de formuler cette même hypothèse est l'adhésion revendiquée au principe du « déterminisme méthodologique » (p.31), plus précisément à l'idée que les causes d'un comportement ne se réduisent pas à ce que les acteurs en perçoivent spontanément, dans l'illusion de la transparence de leurs actes, ou de la pleine « liberté » de leurs « choix », alors qu'ils sont pris dans les pièges des catégories spontanées².

La revendication du « postulat de non-conscience », même dégagée de tout présupposé anthropologique, a engendré de nombreux malentendus, suscité des oppositions radicales, et a plutôt contribué à accentuer les clivages apparents qu'elle n'a permis de les résorber. Pour les uns, elle rattache les auteurs à une épistémologie déterministe (voire fataliste) négatrice de l'acteur individuel : ce sera le *leitmotiv* des innombrables « critiques de Bourdieu », dans la sociologie française comme dans la sociologie internationale, jusqu'à aujourd'hui. Pour d'autres, elle positionne le sociologue ou le savant dans un rapport « surplombant » à l'égard des acteurs et de leurs (infinies) capacités cognitives et créatrices : telle sera la critique « ethnométhodologique » que l'on retrouve dans de nombreux « courants » de la sociologie contemporaine³.

Ces deux remises en cause de la conception associée au *Métier* attestent en tout cas une évidence : l'ouvrage a échoué à imposer largement une vision de la convergence méta-scientifique qu'il met en avant et, paradoxalement, il a plutôt contribué à nourrir certains des clivages dont il avance qu'ils sont sans fondement. Cela n'invalidé bien sûr pas les thèses de l'ouvrage, mais confirme qu'il n'y a pas de « force intrinsèque de l'idée vraie » dans le domaine épistémologique, pas plus que dans d'autres domaines⁴, et que les malentendus ne sont pas magiquement dissipés par les énoncés « intégrateurs », que les luttes sur les mots vont au-delà des théories « partielles » et touchent aussi

² Dans cette optique, les désaccords entre chercheurs pourraient ensuite relever du degré de « conscience » ou d'« inconscience », et, corrélativement, au degré de rationalité stratégique, qu'ils prêtent aux acteurs individuels et au statut qu'ils donnent à l'« objectivation sociologique ».

³ Notamment, bien sûr, la « sociologie de la critique » développée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

⁴ Si l'on admet que les actes individuels ont toujours lieu « sous contrainte » et « en contexte », une hypothèse de « non-conscience » minimale consiste sans doute à admettre que les individus n'ont pas conscience de tous les éléments qui définissent ces contraintes et ce contexte. A l'autre bout du spectre des positions possibles, on insistera plutôt sur le fait que les choix individuels eux-mêmes sont le produit de préférences socialement constituées, et que la genèse de celles-ci échappe très largement à la conscience, gouvernant les actes individuels les plus intimes à l'insu des individus. Cette discussion centrale de la théorie de l'action, entre théorie du choix rationnel et théorie dispositionnaliste, est aujourd'hui renouvelée voire « bousculée » par les recherches en neurosciences cognitives.

aux « principes » ou au moins à certains des « principes » de la recherche sociologique. Jean-Claude Passeron développera une vision désabusée de la science sociale face à cette apparemment impossible convergence. On peut se demander, à l'opposé, si les divisions ne traduisent pas l'incapacité du champ à formaliser un cadre minimal d'accord qui pourtant existe « objectivement ».

L'espace de référence du *Métier de sociologue*

Illustration concrète de la posture intégratrice des auteurs autant qu'enjeu de « représentation » et prise de position, le choix des textes de ce recueil est subtilement polyphonique : la philosophie et l'histoire des sciences regroupent un peu moins du tiers des textes (14), avec une très forte prépondérance de Bachelard (5) et Canguilhem (4), devant plusieurs savants, épistémologues ou historiens anglo-saxons (Darwin, Campbell, Wind, Kaplan) ainsi que le physicien et historien des sciences français Pierre Duhem ; Durkheim et les durkheimiens occupent une place de choix avec 11 textes, dont 7 de Durkheim, 2 de Simiand et 2 de Mauss ; viennent ensuite la sociologie empirique anglo-saxonne contemporaine (7 textes), représentée par des auteurs également très divers tant sur le plan des théories que des méthodes qu'ils utilisent (Goldthorpe et Lockwood, incarnant la sociologie empirique britannique, avec deux textes, B.M.Berger, C.W.Mills, E.Katz, Schatzman et Strauss, incarnant des orientations multiples au sein de la sociologie anglophone), Max Weber (4 textes), la philosophie du langage et la linguistique (3 auteurs, dont Wittgenstein), l'anthropologie (3 : Lévi-Strauss, Maquet, Malinowski), Karl Marx (2) et enfin Panofsky. On notera que Marx et le marxisme occupent une place réduite dans un ensemble où les auteurs anglo-saxons sont, au contraire, très présents.

La grande diversité des traditions représentées est d'autant plus frappante que l'ouvrage les présente, nous l'avons vu, comme fondamentalement convergentes autour d'un certain nombre de « principes ». En même temps, ces « principes » très généraux ont pour caractéristique d'être incorporés et implicites, « pratiques » autant que « théoriques », et le livre se présente comme une sorte de mise en forme réflexive, sur le mode de la généralisation pédagogique, de ces principes, tout en récusant simultanément la mise en « recettes » propre à la méthodologie normative. Autant dire qu'une telle posture se prête à la multiplication des incompréhensions et des malentendus.

A côté du choix des textes, l'ouvrage propose une bibliographie élargie, qui fait beaucoup plus de place à la sociologie empirique anglo-saxonne (Lazarsfeld, Boudon, Merton...), à l'épistémologie et à la logique (Borel, Carnap...), à l'anthropologie et à la linguistique, sans oublier Raymond Aron et Jean Piaget. Les travaux de la première ont le statut de « point de référence » dominant face auquel l'ouvrage se situe, en mobilisant à la fois des arguments épistémologiques et le recours à des textes fondateurs.

Si la présentation de l'ouvrage s'inscrit sous le double « patronage » de la théorie durkheimienne et de l'histoire et de la philosophie des sciences françaises, on note cependant que les références qui y figurent en notes de bas de page sont aussi fréquemment issues de la philosophie et de l'épistémologie (notamment de l'épistémologie des sciences sociales) anglo-saxonnes (Hempel, Richtie, Campbell, etc.) ou de la philosophie du langage (Wittgenstein et ses prolongateurs) contemporaines.

L'espace de références est donc à la fois philosophique et sociologique, continental et anglo-saxon (Américain et dans une moindre mesure britannique), théorique et empirique, ce qui contribue à brouiller les frontières usuelles du monde académique.

Un ouvrage polémique

Derrière cette apparence œcuménique, l'ouvrage est aussi, et peut-être avant tout, une charge contre plusieurs tentations, dérives et « bévues » caractéristiques de l'épistémologie des sciences de l'homme, voire de l'épistémologie en général : il vise en particulier le couple indissociable qui unit le dualisme diltheyen et le positivisme machinal dans une division funeste entre deux postures, le rejet absolu des sciences de la nature et la copie servile de méthodes prétendument éprouvées, déploiement de normes aveugles de validation qui oublie simplement d'interroger la pertinence des instruments. Il récuse les représentations bureaucratisées et hiérarchisées des « opérations de recherche ». Il réhabilite le travail théorique de construction tout en valorisant la pratique de la recherche empirique, ce qui risque de le faire apparaître simultanément comme « infra-théorique » (la discussion de la « théorie du social » étant repoussée à un deuxième temps) et comme « théoricien » (l'insistance sur la « construction de l'objet » pouvant être vue, et beaucoup s'en sont emparés, comme l'affirmation du point de vue surplombant du sociologue).

De cette dualité de l'ouvrage, on pourrait d'ailleurs inférer qu'elle est aussi un « compromis » entre deux postures : une posture refusant le développement trop autonome de l'épistémologie ou de la méthodologie au profit d'une pratique de la réflexivité adossée à la recherche empirique (posture incarnée par la suite par l'épistémologie « en actes » de Pierre Bourdieu, notamment avec *Réponses, Science de la science et réflexivité, Esquisse pour une auto-analyse...*); une posture plus philosophique, au croisement de l'épistémologie et de la philosophie analytique, incarnée par Jean-Claude Passeron (*Le raisonnement sociologique. L'espace non-popperien du raisonnement naturel*) et qui s'est développée résolument « à côté » de la recherche empirique, dans un dialogue plus ou moins étroit avec celle-ci.

L'ouvrage contient des attaques explicites contre plusieurs dérives de la sociologie alors dominante : l'empirisme positiviste qui se développe aux Etats-Unis et dans la plupart des pays ; la « tentation du prophétisme » qui caractérise souvent le sociologue, dont la relation avec un public non-professionnel est structurellement ambiguë ; la soumission de la sociologie aux commandes politiques ; l'académisme des auteurs de « compilations d'acquis théoriques » et des « grandes théories »... Sur le plan de la démarche scientifique, de nombreuses erreurs communes sont longuement disséquées : substantialisme, recherche de la « nature humaine », utilisation de mots issus d'autres disciplines ou du sens commun

Si les critiques visent souvent des catégories intrinsèquement polémiques (« sociologie spontanée », « bavardage quotidien », « impératif de la neutralité éthique » devenu « catéchisme », « manie méthodologique ») ou des « -ismes » (« empirisme », « positivisme », « prophétisme », « ethnocentrisme de classe », etc.), elles prennent aussi explicitement certains auteurs pour objet : Hayek incarnation du subjectivisme (p. 19), Merton, qui accorde trop d'importance au hasard dans l'histoire des sciences (p. 29), Parsons pour sa fausse réconciliation des « grandes théories » (note 2,

p.45), à nouveau Parsons et Merton pour leur théoricisme, p.46-47, posture de laquelle est rapprochée la « sociologie gurvitchienne » pour ses typologies à dimensions multiples (p.47), Barton et Lazarsfeld, de façon plus feutrée, pour l'insuffisance de la dénomination de nouveaux objets pour un travail de « construction » (p.53), Elton Mayo (p.60) pour son indifférence aux enjeux de classe, d'idéologie, de pouvoir, à nouveau Barton et Lazarsfeld pour leur « ethnocentrisme méthodologique » statistique et leur usage subordonnée des méthodes qualitatives (p.66), Bierstedt, auteur après la guerre d'un article dans l'*American Journal of Sociology* qui « substantifie » la méthode ethnographique, posture appelée à un grand succès ultérieur.

Héritages, traditions et dialogues

La posture adoptée dans l'ouvrage rappelle en premier lieu celle d'Emile Durkheim dans *Les règles de la méthode sociologique* et, de fait, *Le métier de sociologue* peut être lu comme l'expression, dans le contexte des années 1960, d'un programme durkheimien « modernisé », à la lumière de l'évolution de la sociologie mondiale, mais aussi de la philosophie du langage. C'est la montée en puissance issue des Etats-Unis du « positivisme » instrumental, qui suscite, en réaction en en guise de « riposte », l'insistance des auteurs sur le travail de construction de l'objet et sur les enjeux multiples de l'usage du vocabulaire scientifique. Les recherches en épistémologie et en histoire des sciences et de la philosophie du langage, qui ont ouvert des domaines aux investigations rationalistes et empiristes en philosophie (le « rationalisme appliqué »), contribuent à « ancrer » la sociologie dans l'histoire « normale » des sciences. Le classement des textes met au premier plan les « prénotions et techniques de rupture » et une partie de la réception de l'ouvrage a « concrètement » retenu cette attitude de critique méthodique du langage⁵.

La sociologie empirique anglo-saxonne est omniprésente dans *Le métier de sociologue*, mais autant en arrière-plan et comme « repoussoir » (en tant qu'incarnation de l'empirisme et du positivisme) que comme source d'un héritage revendiqué. On a vu en particulier que les références à celle-ci abondent dans la présentation des textes et dans la bibliographie, alors qu'elle est presque absente des textes choisis, et surtout qu'elle ne semble présente que lorsqu'elle est « auto-critique » (avec le cas du texte de Elihu Katz).

Les diverses méthodes de la sociologie sont évoquées à de nombreuses reprises dans l'ouvrage, dans une perspective épistémologique et réflexive, mais sans entrer dans le détail de leur utilisation. Le leitmotiv, qui devient une constante dans l'œuvre de Bourdieu à partir de la deuxième moitié des années 1960, est l'instance, associée à Cassirer, sur le « système des relations objectives » qui est l'objet même de la sociologie. Débouchant sur la recherche d'« homologues structurales », cette conception conduit à une réflexion critique sur l'analyse multivariée : « *il faudrait enfin se demander si la méthode d'analyse des données qui semble la plus à même de s'appliquer à tous les types de relations quantifiables, à savoir l'analyse multivariée, ne doit pas être soumise chaque fois à l'interrogation épistémologique : en effet, en postulant que l'on peut isoler tour à tour l'action des différentes variables du système complet des relations à l'intérieur duquel elles agissent, afin de saisir*

⁵ On la retrouve par exemple très présente dans l'ouvrage collectif *Initiation à la pratique sociologique* issu des travaux de la « deuxième génération » des représentants de l'école de Bourdieu.

l'efficacité propre à chacune d'elles, cette technique s'interdit de saisir l'efficacité qu'un facteur peut tenir de son insertion dans une structure et même l'efficacité proprement structurale du système des facteurs (p.68-69) ». On notera que l'ouvrage contient une forte critique de l'utilisation de questionnaire d'opinion (p.62 et sq.), qui sera développée dans le fameux article de Bourdieu « L'opinion publique n'existe pas » publié en 1973, et de très nombreuses remarques sur les enjeux de la mise en forme discursive de l'objet scientifique. Il s'appuie sur Marcel Maquet et son *Guide d'étude directe des comportements culturels* pour mettre en avant l'observation ethnographique à condition qu'elle soit « armée » sur le plan épistémologique.

Le thème de la réflexivité est très présent dans le *Métier de sociologue*, notamment dans une conclusion qui fait dialoguer épistémologie critique du positivisme (où l'on perçoit une affinité avec la conception développée outre-Atlantique par C.Wright Mills) et sociologie de la connaissance (dans la lignée de Durkheim et Mannheim). De fait, on trouve dans *Le métier de sociologue* une formulation nuancée de la nécessité de l' « auto-socioanalyse » et aussi de ses limites : c'est à l'échelle de l'ensemble du champ scientifique que les « contrôles croisés » doivent permettre un progrès collectif, car « *l'objectivité de la science ne saurait reposer sur un fondement aussi incertain que l'objectivité des savants* » (p. 102). L'ennemi premier de l'ouvrage est explicitement désigné : c'est la « tentation positiviste », qui était à son comble au milieu des années 1960, années d'importation enthousiaste des techniques venues d'Amérique en Europe et d'adhésion à une foi scientifique que briseront, ou du moins affaibliront, les critiques des années suivantes : l'après-68 sera aussi une période d'hyper-théoricisme, notamment du côté marxiste... L'ouvrage met, finalement, en avant une conception de la « cité savante » où la critique armée des travaux des pairs contribue à l'émergence d'une Raison scientifique de plus en plus solide (car validée collectivement), permettant à la sociologie de s'éloigner des « succès mondain » au prix d'un certain « ésotérisme », selon la formule, citation finale, de Durkheim.

Conclusion

Le *Métier de sociologue* marque donc un moment important dans les luttes internes à la sociologie, non seulement française mais mondiale. Critique épistémologique du positivisme triomphant dans les années 1960, l'ouvrage rappelle la pertinence des conceptions épistémologiques des fondateurs (Marx, Durkheim et Weber) et, de façon plus nouvelle, insiste sur leur unité, fondée sur un habitus commun, c'est-à-dire des « principes scientifiques intériorisés » mis en œuvre dans la recherche. Il mobilise pour cela des ressources philosophiques empruntées à deux grands courants (la philosophie anglo-saxonne du langage et l'histoire et la philosophie des sciences françaises), qui lui servent d'instruments pour asseoir la légitimité scientifique de la discipline.

Si l'ouvrage a échoué à créer un « consensus sur les principes » comme il l'aurait souhaité, il est plus difficile d'expliquer cet échec sans une analyse plus approfondie des structures du champ sociologique qui en rendent au moins partiellement compte. On peut aussi considérer que l'ouvrage est resté tiraillé entre l'affirmation du consensus et sa dimension polémique, ce qui l'a empêché

d'être totalement explicite sur ses objectifs, ce que l'absence de suite rend, de fait, encore plus difficile à interpréter... Le métier de sociologue reste donc, pour partie, à inventer sinon à écrire.